

Interlocuteurs du dialogue :  
SOCRATE ET PHÈDRE

SOCRATE

I. — Mon cher Phèdre, où vas-tu donc, et d'où viens-tu ?

PHÈDRE

De chez Lysias, fils de Céphale, Socrate, et je vais me promener hors des murs ; car je suis resté longtemps chez lui, toujours assis depuis le matin, et suivant les prescriptions d'Acoumène, ton ami et le mien, je fais mes promenades sur les routes ; car il prétend qu'on s'y délasse mieux que dans les galeries couvertes.

SOCRATE

Il a raison, mon ami ; mais Lysias, à ce qu'il paraît, était en ville ?

PHÈDRE

Oui, chez Épicrate, dans cette maison qui avoisine le temple de Zeus Olympien, la Morychienne.

SOCRATE

Et à quoi avez-vous passé le temps ? Sans doute Lysias vous a régaté de ses discours ?

PHÈDRE

Tu le sauras, si tu as le temps de m'accompagner et de m'écouter.

SOCRATE

Comment dis-tu ? Tu penses bien, pour parler comme Pindare<sup>1</sup>, que je mets le plaisir d'entendre ton entretien avec Lysias au-dessus de toute affaire.

PHÈDRE

Avance donc.

SOCRATE

Parle.

PHÈDRE

Justement, Socrate, c'est un sujet qui t'intéresse ; car il s'est trouvé, je ne sais comment, que l'entretien avait trait à l'amour. Lysias a précisément écrit une tentative de séduction faite sur un joli garçon, mais non par un amant ; car il soutient — et c'est là qu'est l'ingéniosité — qu'il faut accorder ses faveurs à celui qui n'aime pas plutôt qu'à celui qui aime.

SOCRATE

Oh ! la belle âme ! il aurait bien dû écrire qu'il faut donner ses faveurs à la pauvreté plutôt qu'à la richesse, à la vieillesse plutôt qu'à la jeunesse et à tous les autres genres de disgrâce qui sont mon partage et celui de la plupart des hommes. Ce seraient là des discours vraiment civils et démocratiques. Pour moi, je me

---

1. Pindare : poète grec (v. 518-v. 438 av. J.-C.). Très populaire, il chante les victoires dans un style brillant. De sa poésie se dégage une philosophie fondée sur le calme et la vertu.

sens une telle envie de t'entendre que, dusses-tu aller à pied jusqu'à Mégare et, selon la méthode d'Hérodicos, aller au mur et en repartir, je ne resterais pas en arrière.

PHÈDRE

Que dis-tu, excellent Socrate ? Tu me crois capable de réciter un discours que Lysias a composé en prenant son temps, à tête reposée, lui qui est le plus habile écrivain de nos jours, de le réciter de mémoire, moi profane, d'une manière digne de lui ! Tant s'en faut que j'aie ce talent ! Et pourtant je le préférerais à tout l'or du monde.

SOCRATE

II. — Ô Phèdre, si je ne connais pas Phèdre, je ne me connais plus moi-même ; mais je connais l'un et l'autre, et je suis sûr qu'en entendant un discours de Lysias mon homme ne s'est pas contenté de l'entendre une fois, mais qu'à plusieurs reprises il l'a prié de le répéter et que l'autre s'y est prêté complaisamment. Cela même ne lui a pas suffi ; il a fini par prendre le cahier et s'est mis à repasser les endroits qui lui tenaient le plus à cœur, et il est resté assis depuis le matin, attaché à cette étude, jusqu'au moment où, la fatigue venue, il est sorti pour se promener ; mais il savait déjà le discours par cœur, j'en jurerais par le chien, à moins qu'il ne soit d'une longueur démesurée, et il s'en allait hors des murs pour le déclamer ; mais rencontrant un homme qui a pour les discours une passion malade, il s'est réjoui de le voir, espérant avoir quelqu'un pour partager ses transports, et il lui a dit de l'accompagner ; puis, comme l'amateur de discours le priait de parler, il a fait des façons, comme s'il ne s'en souciait point, et à la fin, si on n'eût pas voulu l'entendre, il allait s'imposer. Prie-le donc, Phèdre, de faire dès à présent ce que de toute façon il fera tout à l'heure.

PHÈDRE

Je vois bien que réellement le meilleur parti pour moi, et de beaucoup, c'est de redire le discours comme je pourrai ; car tu ne me parais pas homme à me laisser aller que je n'aie parlé d'une manière ou d'une autre.

SOCRATE

Effectivement, tu ne te trompes pas.

PHÈDRE

III. — Je vais donc parler comme je pourrai ; car véritablement, Socrate, je puis t'assurer que je n'ai pas appris le texte par cœur ; mais je tiens à peu près le sens de toutes les distinctions qu'il a faites entre le cas de l'amant et le cas de l'homme sans amour, et je vais te rapporter sommairement et dans leur ordre chacune d'elles en commençant par la première.

SOCRATE

Oui, mon amour, mais quand tu m'auras montré ce que tu tiens dans ta main gauche sous ton manteau<sup>1</sup> ; car je soupçonne que c'est le discours lui-même ; si c'est lui, mets-toi bien dans la tête que, malgré mon amitié pour toi, je ne me prêterai pas à te servir de matière à exercice, quand nous avons ici Lysias lui-même : c'est une chose bien décidée. Mais voyons, montre-moi cela.

PHÈDRE

Assez raillé, Socrate ; tu m'as ôté l'espoir que j'avais de m'exercer à tes dépens ; mais où veux-tu que nous allions nous asseoir pour faire cette lecture ?

---

1. Phèdre voulait impressionner Socrate, amateur de discours, en faisant semblant d'improviser le fameux discours de Lysias alors qu'en fait il l'avait sur lui, caché dans sa main. Mais Socrate ne se laisse pas abuser et tient à entendre le discours de Lysias tel quel.

SOCRATE

Tournons par ici et descendons l'Ilissos ; nous nous assoirons tranquillement à l'endroit qui nous plaira.

PHÈDRE

J'ai bien fait, je vois, de venir pieds nus ; pour toi, tu l'es toujours ; ainsi nous pourrons très bien entrer dans l'eau et nous baigner les pieds, ce qui ne sera pas désagréable, surtout en cette saison et à cette heure.

SOCRATE

Avance donc, et cherche en même temps un endroit pour nous asseoir.

PHÈDRE

Vois-tu là-bas ce platane si élevé ?

SOCRATE

Eh bien !

PHÈDRE

Il y a là de l'ombre, une brise légère et du gazon pour nous asseoir, ou, si nous voulons, pour nous coucher.

SOCRATE

Avance donc.

PHÈDRE

Dis-moi, Socrate, n'est-ce pas ici près, au bord de l'Ilissos, que Borée enleva, dit-on, Orythye<sup>1</sup> ?

SOCRATE

On le dit.

PHÈDRE

N'est-ce donc pas ici ? Ce mince courant paraît si charmant, si pur, si transparent, et ses bords sont si propices aux ébats des jeunes filles !

SOCRATE

Non, c'est plus bas, à quelque deux ou trois stades<sup>2</sup>, là où l'on passe l'eau pour aller au temple d'Agra ; il y a à cet endroit même un autel de Borée.

PHÈDRE

Je ne l'ai jamais remarqué ; mais, au nom de Zeus, dis-moi, Socrate, crois-tu, toi, que cette aventure mythologique soit véritablement arrivée ?

SOCRATE

IV. — Mais si j'en doutais, comme les sages, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner ; je subtiliserais comme eux, je dirais que le souffle de Borée la précipita du haut des rochers voisins, où elle jouait avec Pharmacée<sup>3</sup>, et qu'étant morte de cette chute

- 
1. Borée : dieu des Vents du nord (cf. aurore *boréale*). Orythye est une jeune femme, fille d'un ancien roi d'Athènes, que Borée enleva.
  2. Stade : unité de mesure dans la Grèce antique, qui valait 600 pieds (environ 200 mètres).
  3. Pharmacée : nom d'une source, et également nom de la nymphe qui habitait cette source.

elle passa pour avoir été enlevée par Borée, soit d'ici, soit de l'Aréopage ; car il y a une autre tradition suivant laquelle c'est là, non ici, qu'elle fut enlevée. Pour moi, Phèdre, je trouve ces explications intéressantes, mais elles exigent trop d'ingéniosité et trop de peine, et vous ôtent à jamais la paix de l'existence, par la simple raison qu'il faut après cela expliquer la forme des Hippocentaures, et puis celle de la Chimère ; puis c'est une avalanche d'êtres du même genre, Gorgones et Pégases, et des multitudes étranges de créatures inconcevables et monstrueuses. Qu'un incrédule, appliquant les procédés d'une sagesse vulgaire, essaye de réduire à la vraisemblance chacun de ces prodiges, il lui faudra bien du loisir. Quant à moi, je n'en ai pas du tout pour ces recherches, et la raison, mon ami, c'est que je n'ai pas pu encore me connaître moi-même, comme le commande l'inscription de Delphes<sup>1</sup>, et qu'il me semble ridicule que, m'ignorant moi-même, je cherche à connaître des choses étrangères. C'est pourquoi je laisse de côté toutes ces histoires et je m'en rapporte là-dessus à la croyance commune ; et, comme je l'ai dit tout à l'heure, au lieu d'examiner ces phénomènes, je m'examine moi-même ; je veux savoir si je suis un monstre plus compliqué et plus aveugle que Typhon, ou un être plus doux et plus simple et qui tient de la nature une part de lumière et de divinité. Mais à propos, mon ami, ne sommes-nous pas arrivés à l'arbre où tu nous conduisais ?

PHÈDRE

Oui, c'est bien lui.

---

1. « Connais-toi toi-même » : message gravé sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes où la Pythie, prêtresse d'Apollon, proférait des paroles interprétées comme émanant du dieu lui-même. Apollon, dieu de la Divination, de la Musique et de la Poésie, est également un dieu solaire (« Apollon Phébus »). Dans *L'Apologie de Socrate*, Socrate évoque l'étude de la philosophie comme une mission que lui aurait confiée Apollon.

SOCRATE

V. — Par Héra ! le charmant asile ! Ce platane est d'une largeur et d'une hauteur étonnantes. Ce gattilier si élancé fournit une ombre délicieuse, et il est en pleine floraison, si bien que l'endroit en est tout embaumé ; et puis voici sous le platane une source fort agréable, si je m'en rapporte à mes pieds ; elle doit être consacrée à des nymphes et à Achéloüs, à en juger par ces figurines et ces offrandes. Remarque en outre comme la brise est ici douce et bonne à respirer ; elle accompagne de son harmonieux chant d'été le chœur des cigales ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est ce gazon en pente douce qui est à point pour qu'on s'y couche et qu'on y appuie confortablement sa tête. Tu serais un guide excellent pour les étrangers, mon cher Phèdre.

PHÈDRE

Et toi, étonnant ami, tu es un grand original. On dirait vraiment que tu es, pour reprendre ton mot, un étranger qu'il faut guider et que tu n'es pas d'ici. Tu es si casanier que tu n'as jamais franchi la frontière et il semble bien que tu n'es jamais sorti des murs.

SOCRATE

Passe-moi cette originalité, mon bon ami : c'est le désir de m'instruire qui en est cause ; car ni les champs ni les arbres ne veulent rien m'apprendre, mais bien les hommes qui sont dans la ville. Mais toi, tu as trouvé, ce me semble, le moyen de m'en faire sortir ; car comme on se fait suivre d'animaux affamés en agitant devant eux une branche ou un fruit, ainsi toi, tu n'as qu'à me présenter des cahiers de discours pour me faire faire, je crois, tout le tour de l'Attique et me mener partout où il te plaira. Mais pour le moment, comme je suis arrivé, je crois que je ferai bien de me coucher sur l'herbe ; pour toi, prends la position qui te paraît la plus commode pour faire la lecture, et commence.